

LA DÉFINITION D'UN NOUVEL HUMANISME

> Entretien avec Roland Coenen, Éducateur et psychothérapeute¹.

En tant que directeur d'une maison d'hébergement pour jeunes en difficulté, Roland Coenen a expérimenté une pratique socio-thérapeutique non punitive qu'il a coutume d'opposer à l'orthopédagogie normative à l'œuvre dans la plupart des milieux résidentiels. Eduquer sans punir plutôt que régler par la sanction ou l'exclusion. Une façon de voir et d'agir avec laquelle le thérapeute réfléchit la question de la prise en charge des dépendances au niveau curatif, préventif et social.

On a tendance à opposer la méthode dite de réduction des risques à l'abstinence. Comment vous situez-vous dans ce débat ?

Je dirais que les deux modèles sont faux. Dans le cadre d'une approche individuelle, on ne peut affirmer être pour l'un ou pour l'autre, car nous sommes inégaux face à la drogue. Prenons, par exemple, le cas des soldats américains revenus du Vietnam. A l'époque, les Nord-Vietnamiens avaient pris pour stratégie d'inonder l'armée américaine d'opiacés afin de réduire leur combativité. Lorsque les soldats sont revenus au pays, environ 90% d'entre eux ont arrêtés l'héroïne spontanément, les 10 % restant sont demeurés héroïnomanes. En conclusion, nous n'avons pas les mêmes facultés d'accrochage ou de dés-accrochage vis-à-vis des drogues. Il y a des buveurs qui vont arrêter de boire dès qu'ils se sentent malades. D'autres vont boire jusqu'à le devenir alors même qu'ils sentaient la maladie

arriver. Il y a donc des alcooliques pour lesquels l'abstinence est la seule solution et d'autres pour lesquels une gestion ou une modération sera possible. Les deux modèles doivent être pris en compte. Le problème consiste à faire d'un modèle une religion, laquelle conduira inévitablement ses adeptes à surdéterminer leurs propres pratiques professionnelles.

Vous avez donc déjà rencontré des cas où l'abstinence fonctionnait ?

Que ce soit parmi mes patients, les jeunes que j'ai suivis, leurs parents ou des amis, je connais des abstinentes qui s'en sortent et qui n'ont, à ce jour, eu recours à aucune drogue et qui ne le voudraient pas car ils courraient un très gros risque à le faire. Ces personnes sont à la fois très fortes sur certains terrains et plus fragiles sur d'autres. Au contraire d'autres consommateurs, elles sont capables

1 De formation sociale, Roland Coenen est thérapeute familial et individuel depuis de nombreuses années. Formé à la systémique et à l'hypnose éricksonienne depuis bientôt vingt ans, il a dirigé plusieurs groupes de recherche axés sur la violence, les familles dysfonctionnelles, les symptômes transgénérationnels. Il est notamment l'auteur de *Eduquer sans punir. Une anthropologie de l'adolescence à risques*, Éditions Érès, 2004.

d'abstinence, mais elles ne sont pas capables d'une gestion. Où se situe la limite ? C'est au travail thérapeutique à le déterminer.

Quels sont les moyens dont le thérapeute dispose ?

Sur le plan théorique, d'immenses progrès ont été accompli dès lors que l'on a compris que toutes les drogues existantes avaient une seule et même cible dans le cerveau : le « circuit de récompense » qui se trouve dans l'aire tegmentale ventrale du cerveau et dont fait partie le système opioïde interne, lequel distribue force molécules apaisantes. Ce circuit est à la base de toutes les sensations plaisantes du corps : la joie, la victoire, la conquête, le plaisir, l'orgasme mais aussi, la paix, l'apaisement et l'attachement. Lorsque le circuit ne fonctionne plus bien, soit du fait de l'existence de caractéristiques biologiques de naissance, soit du fait d'une vie qui a multiplié les horreurs et les souffrances, c'est l'axe nociceptif de la douleur qui devient prédominant avec des émotions telles que la peur, l'aversion, la colère, l'agressivité défensive, le dégoût de soi, l'autodépréciation et toute la gamme des émotions liées à la tristesse et à la détresse. Certaines personnes vont alors ressentir une souffrance telle qu'elles vont spontanément, sans le savoir, sans le vouloir, sans même le décider, opter pour des stratégies de survie afin de se procurer des sensations positives. La consommation de produits va remplir ce rôle en faisant fonctionner le système de récompense pendant un court moment de manière à combattre les émotions douloureuses. Or, il apparaît que si on injecte une drogue dans le cerveau, le système repère qu'il s'agit d'un produit toxique et construit des barrières ou des défenses de façon à annuler ses effets. D'où, pour le consommateur, la nécessité d'augmenter les doses. On pense aujourd'hui que ce système de défense a une action sur l'organisation génétique du circuit de récompense. Autrement dit, il est probable que la prise répétée de produits et la perte répétée de l'efficacité du circuit de récompense participent à une modification génétique des cellules à dopamines constitutives du système

de récompense, transformant dès lors les concentrations en dopamine dans tout ce circuit. Il est donc supposé que si un alcoolique ou un consommateur assidu de drogues opte du jour au lendemain pour l'abstinence, son circuit de récompense va mettre un à deux ans pour se remettre en place.

Quelles conséquences pratiques en tirer au niveau thérapeutique ?

Cela signifie que, pour certaines personnes, l'abstinence sans produit de substitution est un leurre. On ne peut pas imaginer que quelqu'un puisse arrêter du jour au lendemain des produits qui activent le système de plaisir, de satisfaction et d'apaisement dans le cerveau et que ce système soit non fonctionnel pendant deux ans. Si elle fait le choix de l'abstinence, cette personne subira la dépression de plein fouet sans avoir de capacité auto-thérapeutique pour combattre cette souffrance. Ce constat plaide inévitablement pour les systèmes dégressifs. Cela étant dit, il y a des personnes qui sont à un tel stade d'intoxication qu'il faut les arrêter à tout prix sinon elles meurent. Le travail doit donc se faire au cas par cas, en tenant compte du fait que selon le degré d'intoxication, le sevrage par l'abstinence peut conduire à une succession de rechutes qui vont désespérer tout autant le toxicomane que les thérapeutes.

Peut-on faire un rapprochement entre le projet d'abstinence et celui d'« orthopédagogie normative » que vous opposez à la pédagogie non punitive ?

Un rapprochement peut surtout être fait dans le cadre institutionnel. Nous traversons une époque de symptômes interdits. Dans toutes les sociétés occidentales, on arrive à un paradoxe qui veut que lorsque l'on rentre dans un système de soin avec hébergement, il faut être soigné avant d'être guéri. En d'autres termes, on demande aux patients de laisser ses symptômes sur le trottoir, d'être capable de s'asseoir dans un fauteuil, et d'être volontaire au changement sinon on le fout à la



Peut-on considérer que les Communautés thérapeutiques fonctionnent sur ce modèle ?

Tout à fait. De surcroît, il est évident que les cadres légaux entraînent des formes de contre-production extrêmement dangereuses. En France, on risque toujours la prison pour avoir fumé un joint. Or, dans un système où rien n'est aussi répandu et aussi interdit que les drogues, il faut considérer que nous avons échoué et accepter de vivre avec. Nous évoluons dans une société où de plus en plus de gens ont recours à la chimie – légale ou illégale – pour supporter le quotidien. C'est un phénomène qui ne se réduira pas ; d'autant que tous les secteurs de la société, y compris le secteur financier, participent au système et en tirent profit. Je ne vois vraiment pas comment on pourrait retourner le système et changer la face du monde par un règlement d'ordre intérieur dans une institution. Nous sommes obligés de dire : « il faut des produits de substitution » et lorsqu'un produit ne peut être remplacé, il faut tolérer le produit et donner aux gens la possibilité de se l'acheter sans avoir à voler ou se prostituer. Il faut leur donner le produit en leur apprenant à progressivement diminuer les doses.

Quelle méthode d'apprentissage préconisez-vous ?

Il ne faut pas diminuer les symptômes par la force. Il n'y a qu'une seule arme valable : le dé-

veloppement de la personnalité, c'est-à-dire, d'un point de vue psychique, acquérir une complexité mentale suffisante pour souffrir moins, avoir plus de plaisir, une meilleure position sociale et de meilleurs accès à la paix intérieure. Plus la personnalité d'un individu s'élabore, plus nous arriverons à en faire un adulte responsable et quelqu'un qui se sent mieux dans son corps et sa tête, plus il sera en mesure de, lui-même, diminuer ses prises de drogues. Ce ne sont pas les thérapeutes qui guérissent les gens, c'est le cerveau qui se guérit lui-même. Tout ce que nous pouvons faire, c'est aider le cerveau à progresser pour qu'au final, il arrive à se guérir lui-même. C'est une leçon d'humilité et la toxicomanie est certainement l'un des espaces qui nous confronte le plus à cette obligation d'humilité. Il s'agit toujours d'un traitement lent, il y a toujours des rechutes et il y aura toujours une compétition très active avec le milieu socio-économique. Rares sont ceux qui n'ont pas recours à un petit vin blanc ou une bière pour atténuer le stress quotidien. Nous vivons dans une société qui est en crise économique et qui, si elle veut maintenir un nombre de travailleurs salariés suffisants et motivés, se doit de constamment stimuler l'ensemble des consommateurs. Notre époque est celle de la sur-stimulation et de la saturation constante. Les plus vulnérables, c'est-à-dire les moins disposés à trouver en eux les ressources positives qui sont nécessaires pour survivre dans cet univers, seront les premiers victimes des drogues qui sont proposées pour accompagner et améliorer la qualité des stimulations agressives qui les assaillent dans tous les domaines de la vie (travail, famille, situation amoureuse, etc.).

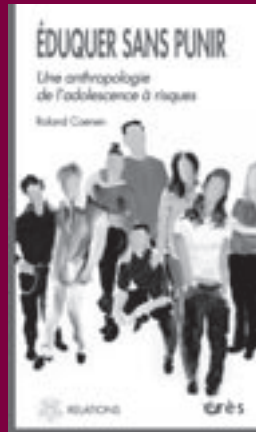
Au-delà du champ curatif, pensez-vous que la promotion de l'abstinence soit une « bonne » manière de faire de la prévention ?

Si une efficacité existe, c'est au niveau de la cohérence sociale. En publiant des messages généraux de cet ordre là, l'individu parent, adulte ou adolescent, se sent appartenir à un monde qui pense globalement la santé dans un même sens, à savoir que la drogue n'est

peut-être pas la meilleure chose pour vivre. Cela distribue un sens commun. En outre, si dès demain on se met à dire que prendre de la drogue en apprenant à gérer sa consommation est une bonne chose, inévitablement, une grande partie de la population fera le choix de l'extrême droite ; laquelle s'empresera de glorifier le modèle monastique de l'abstinence. C'est donc prendre le risque d'une dérive sécuritaire généralisée.

Cela ne rentre-t-il pas en contradiction avec votre discours sur la substitution ?

Non, car je pense que les choses doivent se passer à différents niveaux. Il y a ce qui doit être dit au niveau des superstructures de la société, à savoir des messages collectifs se préoccupant de la cohérence sociale et politique. Ces messages sont d'une qualité différente des messages spécifiques distribués au niveau individuel et thérapeutique. On doit vivre dans un monde qui dit haut et fort que la santé consiste à vivre sans produit. Dans le même temps, si des professionnels considèrent que, pour des raisons individuelles, une personne ne peut tenir cette ligne de conduite, des tolérances doivent pouvoir être aménagées. A mon sens, la solution est à trouver dans la coexistence entre une perception commune bien-être et des adaptations individuelles. Celles-ci doivent être impérativement encouragées par les pouvoirs publics. Il faut concentrer nos efforts sur la création de projets pilotes qui auront l'autorisation d'un fonctionnement différent. Nous ne sommes plus dans une époque où les bonnes paroles gagnent les guerres. Ces dernières se gagnent désormais par des démonstrations. Il faut donc créer des cadres pour que les démonstrations deviennent possibles. A cet égard le débat que vous initiez est absolument fondamental. En 2025, les démographes prévoient que la moitié de l'humanité habitera dans des villes dont certaines accueilleront plus de 50 millions d'habitants. Dans ces conditions, il est illusoire de penser que les gens vivront sans produit chimique et que nous arriverons à éradiquer la violence et la souffrance urbaine générée par des ensembles de plus en plus complexes de gens qui ne



Eduquer Sans Punir Une anthropologie de l'adolescence à risques

Les adolescents qui se droguent, se mutilent, volent, fuguent, se détruisent, sont aussi les adultes et les parents de demain. En évitant de les punir et de les renvoyer, l'équipe du Tamaris, une maison d'hébergement pour jeunes en difficulté dont R. Coenen a été le directeur durant 10 ans, a prouvé

l'intérêt d'une approche systémique et anthropologique dans la réparation de personnalités violentes.

L'usage de la menace et de la punition est souvent un exercice inutile et contre-productif pour les adolescents placés en institutions spécialisées. L'auteur montre ici comment l'équipe du Tamaris s'attache à transformer une contrainte, apparemment étouffante (le placement institutionnel d'un jeune en difficulté par l'autorité judiciaire), en un moteur de créativité et de survie. Confrontée à d'importants paradoxes institutionnels, celle-ci développe de nouveaux rituels, de nouvelles symboliques, bref une nouvelle culture lui permettant de rendre opérationnelle une pensée riche et originale. Bien entendu, l'abandon de la sanction et de la menace est une attitude indissociable d'une sociothérapie d'ensemble qui met l'accent sur la personnalité plutôt que sur le comportement. Dix années parsemées d'essais et d'erreurs montrent aujourd'hui des résultats très encourageants dans les champs de la petite délinquance, de la souffrance familiale ou psychologique, et attestent à leur façon que pédagogie et thérapie sont unies dans une nécessaire transmission d'humanité.

se connaissent pas et qui souvent ne s'aiment pas. Le grand défi du 21^e siècle consistera à penser les modalités du vivre ensemble dans ces mégapoles et à imaginer comment les travailleurs sociaux et les politiques pourront, ensembles, inventer de nouvelles formes de régulation. Notre grand défi est d'inventer un nouvel humanisme des villes. D'où l'importance de nos petites entreprises, à condition que la possibilité de chercher nous soit donnée, et que la possibilité de projets pilotes existe, non pas pour satisfaire les visées politiques de l'un ou l'autre, mais pour des raisons humanistes et scientifiques. ■